



Entre sable et ciel

Récit et photographies
par **Roselyne Sibille**

« J'ai vu Mokhtar allongé sur la crête d'une dune, tracer d'un doigt de danse nos prénoms dans la langue du sable. »

« On roulera jusqu'à Chinguetti... » La mythique cité mauritanienne recèle des trésors plus ou moins connus, dont la stupéfiante fraîcheur de Timkemkemet, son oasis aux champs « grands comme des draps de lit » et la langueur conviviale de ceux qui y vivent. « On passera là un temps sans butoir, le temps d'être et de le savoir. » Puis il y a le désert, ces dunes qui essaient sans bruit d'avaloir Chinguetti, ces paysages où « le temps semble se recycler sans fin ». Extraits d'un récit par Roselyne Sibille, poète et écrivain de voyages.



Deux chameliers, partis le mois précédent de Ouadane, à 80 km de là, à la recherche de leurs dromadaires lâchés l'été pour leur permettre de pâturer.

Page suivante, en bas : **Les habitations sont implantées dans le sable,** afin de laisser tout l'espace arrosable disponible pour les cultures.

On roulera jusqu'à Chinguetti sur la piste rectiligne, laissant passer derrière nous du temps plutôt que des kilomètres, hypnotiques, caillouteux et rougeâtres.

Le ciel s'incline avec le jour, dans une glorieuse lumière déferente.

Visiter la palmeraie de Timkemkemet, les jardins, le village, c'est comme une évidence avec Mokhtar. Il a grandi là, c'est chez lui. Il s'avance dans les passages de sable entre les parois des jardinets, salue les voisins. Des champs de blé en herbe grands comme des draps de lit. Betteraves, carottes, navets. Ombres, abris de palmiers, mélodées tranquilles. Mokhtar rencontre une vieille femme aux bras cuivrés drapée de rose. Elle bavarde avec lui en riant. Il a vingt-sept ans ; pour elle il est toujours un enfant de l'oasis.

Nous nous étonnons des eaux opulentes dans les cuvettes autour des troncs de palmiers. Les rigoles sont colmatées d'une couche d'argile qu'il faut aller chercher à l'oued, à plusieurs kilomètres. Ici, dans l'oasis, l'eau n'est qu'à six

mètres de profondeur. Il n'a pas plu depuis deux ans. Et l'eau claire, abondante, stupéfiante, arrose chaque jour des jardins de verdure, les légumes, les hibiscus en fleurs.

Quitter l'espace des jardins, c'est arracher une douceur. On continue vers le village, en pleine chaleur, et on découvre les habitations éparses. Une centaine de personnes vivent le long de la dune, en plein sable. Nul arbre ici. La lumière étourdit.

Les habitations sont construites d'éléments végétaux, des cabanes ternes qui arrondissent leur dos, lâchées contre l'espace de la dune ocre : arcs de lattes, parois de fibres, portes de nervures tissées. À l'intérieur, des nattes, rien, et la lumière maîtrisée, dorée, marbrée d'ombre. L'air circule, miraculeusement rafraîchi.

Des petits enfants nous donnent la main sans parler, pour marcher en notre compagnie. Une fillette m'a adoptée : quatre ans peut-être, des tortillons en coiffure, une robe désuète dépenaillée, fermée par une épingle anglaise. Ses pieds flottent dans des savates en plastique bien

trop grandes. Elle louche et me regarde gravement, le nez bouché. Sa petite main est ronde, confiante, fidèle. Elle ne demande rien, juste ma main pour marcher vers là où elle ne serait pas allée.

Mokhtar passe la tête dans la cahute-épicerie. Il est accueilli par deux jeunes femmes rieuses, d'une saine beauté, enveloppées de leurs voiles légers. Elles sont heureuses de le voir lorsque ses circuits de guide l'amènent au village. Elles nous invitent à prendre le thé. L'épicière est assise au sol, actionnant une vieille machine à coudre à manivelle. Elle la pousse de côté, sort le brasero et le plateau de verres. Pendant que chauffe l'eau, elle nous prépare le zrig, la boisson de bienvenue : un grand bol de bois d'épineux noirci au feu et taillé, où elle verse du petit-lait de chèvre aigre sucré et de l'eau. Le bol passera de main en main, de lèvres en lèvres. Les camarades de Mokhtar arrivent les uns après les autres, chèches et boubous, et l'on se serre dans la pièce où quelques objets dépareillés et des produits

sommaires sont en vente, trois sachets de riz, deux paires de tongs.

Une fillette aux tresses fines vient acheter quelques blocs de charbon de bois qui lui seront pesés sur une balance à main. On reste là, assis dans le courant d'air chaud entre les deux portes ouvertes sur l'éclaboussante luminosité. On ne voit que des sourires, des mains qui se serrent avec enthousiasme, une langueur conviviale.

La jeune épicière radieuse verse d'un verre dans l'autre, de haut, jusqu'à ce qu'il mousse, le thé vert à la menthe sucré. Le plateau passe avec les petits verres. J'écoute sur ma langue ce que dit le proverbe : «Le premier est amer comme la vie, le

second doux comme l'amour, le troisième suave comme la mort.» Amer comme la vie lorsqu'elle n'est pas ce partage de paroles paisibles et de sourires amicaux, doux comme l'amour quand il est celui des pas de Mokhtar dans une vie choisie. Suave comme la mort, et l'on peut imaginer une mort suave si elle n'arrache rien mais permet de se couler dans l'infini.

On passera là un temps sans butoir, le temps d'être et de le savoir.

Sur le chemin du retour, on verra au loin, de l'autre côté de l'oued, les palmiers ensevelis presque jusqu'au faite extrême, poignante verdure dans la dune qui finit d'avaler le

premier Chinguetti. Le vent et le sable, tyrans impitoyables.

Marcher et lancer le regard vers les lointains, la houle hypnotique des dunes, les stratus si hauts. Marcher et se laisser bercer par la marche. Par la marche et les dunes. Par les dunes et l'espace.

Trois arbres isolés, des *teïchett* me dit Mokhtar. Il cueille, parmi les épines, de petits fruits ovales. Il en ôte la coquille couleur d'ivoire, m'en propose un. J'ai longuement roulé ce *toug* entre mes dents pour racler sa pulpe de miel sauvage. Le noyau a accompagné ma salive dans la marche.

● ● ●



Mokhtar dans la cahute-épicerie.

En haut à gauche : **Les champs de blé,** protégés des vents de sable par des cloisons de palmiers.

Au dessous : **Un muret** entoure le minuscule jardin des nomades où poussent des radis arrosés chaque jour par quelques gouttes d'eau. **Un bol de zrig,** boisson de bienvenue.



voyage

Reprendre la marche, reprendre la tension des tendons, la mobilité des chevilles. Monter et descendre les dunes, observer le peu, Beyod le dromadaire blanc qui arrache une bouchée de tiges tout en avançant et la malaxe à larges torsions de ses lèvres molles et musclées, créant un jus vert salivé.

J'ai vu Mokhtar allongé sur la crête d'une dune, tracer d'un doigt de danse nos prénoms dans la langue du sable. J'ai marché en baissant la tête, enveloppée de mon chèche bleu, pour me protéger de la luminosité hurlante. J'ai marché, le regard au plus loin, comme si j'attendais quelqu'un. J'ai marché seule dans le ciel vers l'horizon, et l'horizon s'éloignait. J'ai marché derrière Beyod, dans ses pas ronds et larges, des cœurs en colonne qui froissaient à peine le sable.

Dès l'arrivée au puits, abreuver les dromadaires. Sur la photo et sur celle du bas, N'Dongo, un de nos guides de randonnées dans l'Adrar.

Au-dessous : **Les cordons dunaires** sont séparés par l'emplacement d'anciens lacs.

Chaque pas appelle le pas suivant ; les dunes se succèdent sans fin, sans interruption, toujours en mouvement, harmonieuses dans leurs courbes d'évidence. Toutes les dunes, neuves, repassées par le vent continu. Marcher seuls dans ces dunes c'est comme être le premier dans la neige vierge, un privilège, un luxe, une royauté.

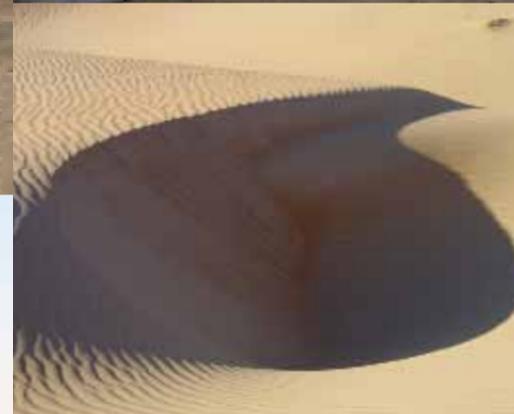
Les dunes à perte d'entendement, ces dunes jusqu'aux bouts d'un pays, jusqu'au Sahel, à l'Afrique noire. Un Sahara entier autour de nous, derrière et devant, partout où je peux regarder, et invraisemblablement plus loin, le Sahara.

Alors il me faut réduire mon regard, m'attacher à un détail, reprendre pied, ne pas me perdre. Les touffes d'herbes sont chacune unique, tout l'espace leur est accordé. Elles développent leur longueur souple. Le vent s'empare ici et là d'un brin comme compas, et rétablit une géométrie parfaite, absente du paysage. Beyod parfois tire la longe, et Mohamed Tariola s'arrête, le lâche et s'assied sur la dune pour le laisser brouter. On ne refuse pas un pâturage de quelques touffes. Des

euphorbes aussi, immangeables, hautes et bleutées, solitaires sentinelles incongrues.

On s'endort chaque soir dans un point différent de l'espace. On se lève dans l'étrange, sans habitudes. Ainsi se délite, craque, se disperse le connu qui protège et pétrifie. J'attendais du désert qu'il me traverse. Il m'irrigue.

Je retrouve les horizons tranquilles, la monotonie des pas incomptables, le dénuement. Je suis dans l'épuration soulageante du dénuement. Je me sens lisse, agrandie, purifiée, désencombrée, reposée, la tête vide, le cœur gonflé de paix, sans masque, transparente. Tout est à peu près semblable, le soleil sans rayons, la



morte». J'y trouverai un bout de voile déchiré accroché dans une racine. Là s'arrêtent les nomades. Les chameaux débâtés mâchent à pleine langue les épines épaisses vers lesquelles ils se tendent avec gourmandise.

Le désert inapprivoisé, invivable, dans lequel je me sens fragile, en fraude, plume de passage, étonnée de la simplicité

lumière éternelle. Les journées sont infinies et je m'étonne du soir. Le temps n'existe plus, il est ailleurs.

On s'arrêtera pour la nuit là où ont poussé quelques épineux, contre une dune. Mokhtar nous dira que cet endroit se nomme «la vallée

des formes et du surnuméraire inouï des masses. Une humaine qui ne maîtrise rien, à la présence si relative. Dans ces paysages où le temps semble se recycler sans fin, je me sens pourtant concentrée comme un noyau de vie patiente, plus consciente et plus claire.

Bien plus loin, nous distinguerons deux tentes, puis des ânes, des bêlements de chèvres. Et soudain ce sera la vie humaine, l'accueil sous la tente, les chaussures ôtées. Déjà la théière est mise sur le brasero, le bol de zrig circule. La mère, drapée de noir, rides farouches, les yeux scrutateurs. Deux jeunes femmes intimidées, dans les plis gracieux de leurs voiles, deux hommes en chèches, aux visages sculptés sans concession par la rudesse du plein air, Mokhtar qui parle et rit, Mohamed Tariola en retrait.

Nous boirons le thé, sourirons, apprécierons l'ombre et le repos. J'observerai le patchwork de la doublure de tente, les nattes tissées de tiges de palmiers et de lamelles de cuir, les deux coffres de bois comme seul mobilier, l'odeur de suint. Et, dehors, le chevreau nouveau-né qui flageole sur ses pattes juste contre le buisson d'épineux, le tapis de selle en graminées, presque achevé, sur le plus rudimentaire des métiers à tisser : une barre de bois sur laquelle est attachée la trame, maintenue au sol par deux blocs de pierre. Ce sera un moment, un choc sans heurt entre deux mondes, un impossible mélange. Je garde le goût étrange de la boisson qui nous a été offerte, sirupeuse et gluante, d'un vert d'émeraude liquide. Remercier, laisser le sac d'oranges, et partir.

Quelques pas plus loin, un muret bâti en rond abrite du vent un jardin grand comme un saladier. Des jeunes pousses de radis percent le sable, émouvante verdure, vision tendre avec laquelle je vais cheminer.

Par le sable, par le souffle, j'ai reçu en Mauritanie un voile impalpable de temps infini, un temps qui m'ouvre au plus subtil. J'essaie de le rouler tout petit dans mon baluchon pour l'emporter vers ma vie. Il gardera peut-être sa teinte d'hibiscus, son parfum d'étoiles, un peu de son silence. Je voudrais m'en vêtir, et continuer à marcher. ●

Roselyne Sibille

Les dunes, « dans leurs courbes d'évidence ».

Au-dessous : **Selle de dromadaire**, en bois et cuir.

Roselyne Sibille est poète et écrivain de voyages. Depuis 2005, elle accompagne plusieurs fois par an des groupes dans le désert du Sahara pour l'association l'Ami du Vent (www.lamiduvent.com).

Toutes les photographies sont de Roselyne Sibille.